

La bataille de Provence de mai à août 1944

Le 18 août 1944, au lendemain de l'assaut lancé par les troupes américaines sur le littoral provençal, les éléments de quatre divisions françaises venues d'Italie, d'Algérie et de Corse ont débarqué entre Cavalaire et St-Raphaël. Dix jours plus tard, Toulon et Marseille sont libérées, sept et vingt-sept jours plus tôt que prévu dans les plans.

Comment cette armée française a-t-elle été constituée ? Comment est-elle arrivée à participer à l'opération dans le sud de la France ? Sa participation a-t-elle posé problème ? Comment se sont déroulées les opérations pour la capture des deux ports ? Quel bilan peut-on faire aujourd'hui de cette campagne rapide et néanmoins meurtrière ?

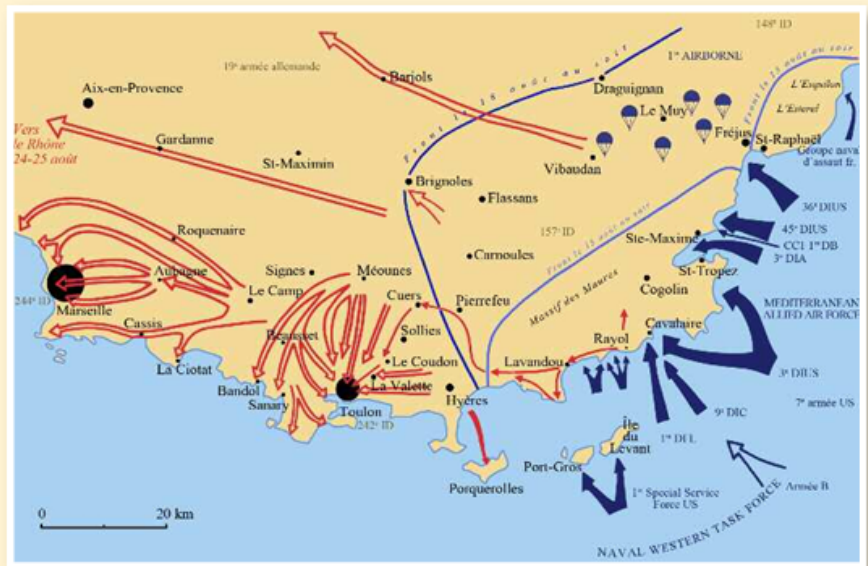
Pour répondre à ces questions à la lumière des archives, témoignages et études – notamment américaines – disponibles, nous évoquerons successivement, du point de vue français :

- la mise sur pied d'un corps expéditionnaire en Afrique du Nord,
- la constitution de l'Armée de la Libération,
- la planification alliée,
- les discussions à Naples,
- les combats pour la libération de Toulon et de Marseille.

Formation du corps expéditionnaire

Lorsque, en décembre 1942, le général Giraud devient à Alger « *commandant en chef civil et militaire, chargé de la gestion des intérêts français en Afrique du Nord* », les 265 000 hommes dont il dispose en Afrique du Nord (AFN) et en Afrique occidentale (AOF) récemment ralliée devraient permettre de constituer un corps expéditionnaire de onze divisions – huit d'infanterie et trois blindées – destiné à intervenir au plus tôt en France et dont la formation est confiée au général Juin.

Lors de la conférence interalliée tenue en janvier 1943 à Anfa, près de Casablanca, où sont conviés les généraux Giraud et de Gaulle pour tenter d'aboutir à la réunion de l'armée d'Afrique et des Forces françaises libres, Giraud obtient du Président Roosevelt que ses troupes reçoivent des États-Unis le plus moderne indispensable. Dans l'accord signé à la fin d'avril par Roosevelt, il est précisé que les



Le débarquement allié en Provence (DR).

besoins des Français seront soumis à l'appréciation du Comité des chefs d'état-major alliés. En revanche, les deux généraux français ne se sont pas accordés.

Le 6 août, la fusion des armées françaises est enfin réalisée et deux nouvelles divisions doivent être ajoutées au plan de réarmement. Bien que l'apport soit de 13 000 combattants, mais seulement 4 500 Européens, les Américains n'accordent aucune allocation de matériel supplémentaire. Toutefois, comme les divisions blindées type US sont allégées à cette époque, il est possible d'en équiper quatre avec le matériel perçu pour trois. Par ailleurs, l'équipement anglais de la 1^{re} division française libre (1^{re} DFL) – devenue « *division motorisée d'infanterie* » (1^{re} DMI) – est maintenu. Enfin, une division marocaine est dissoute en septembre.

Si le matériel arrive régulièrement des États-Unis à partir de mai, le commandement peine à mettre sur pied les formations correspondantes car, afin de perdre le moins de temps, il a été décidé d'emblée d'adopter l'organisation américaine et d'expédier le matériel par lots d'unité. Le corps expéditionnaire est donc calqué sur le modèle américain, exigeant en spécialistes dont l'armée française manque alors cruellement.

Un compromis est trouvé entre l'utilisation du soldat indigène – excellent com-

battant mais peu apte à toutes les tâches d'une armée moderne et motorisée – et le maintien de l'encadrement technique et de commandement français indispensable¹. La situation des effectifs est ensuite améliorée par l'arrivée de 20 000 évadés de France par l'Espagne et l'engagement de 10 000 volontaires féminines destinées notamment aux formations du train et des transmissions du corps expéditionnaire, auxquels se joignent les Corses libérés en octobre et aussitôt mobilisés. En revanche, le refus britannique de recevoir au Royaume-Uni une division « *coloniale* » française qui comprendrait des soldats africains noirs complique la situation.

En dépit de la mobilisation générale de la population mâle européenne d'AFN et les apports extérieurs successifs, la crise des effectifs atteint son paroxysme lorsque les Américains exigent que la proportion d'unités d'appui et de soutien soit plus importante. Quatre divisions d'infanterie et une division blindée sont donc dissoutes de janvier à août 1944, ce qui permet notamment d'équiper la 1^{re} DMI-DFL dont les Britanniques ne veulent pas en Italie et que les Américains refusent avec son matériel anglais.

L'armée de la Libération

En janvier 1944, deux divisions – 2^e marocaine (DIM) et 3^e algérienne (DIA) – sont

¹ La proportion d'indigènes varie ainsi de 13 % dans un régiment de reconnaissance à 43 % dans un bataillon du génie et 69 % dans un régiment d'infanterie.

engagées devant Cassino sous les ordres du général Juin, commandant du Corps expéditionnaire en Italie intégré à la 5^e armée américaine. Elles sont suivies en mars par la 4^e marocaine de montagne (DMM) et en avril par la 1^{re} « *de marche d'infanterie* » (1^{re} DMI). Une fois la route de Rome ouverte en mai et Florence à portée de canon en juin, la campagne d'Italie tourne court. Elle n'est toutefois pas vaine puisque les Alliés, ayant constaté en Tunisie que les Français s'étaient rangés à leur côté, ont pu apprécier la maestria avec laquelle avait été menée la bataille du Garigliano à la Toscane.

Les quatre autres divisions de la nouvelle armée sont la 9^e d'infanterie coloniale alors en Corse après avoir conquis l'île d'Elbe, les 1^{re} et 5^e blindées encore en Oranie et la 2^e blindée du général Leclerc engagée en Normandie.

Les divisions d'infanterie sont organisées sur le type ternaire, selon le modèle américain. Leurs 16 000 hommes et 2 500 véhicules sont répartis essentiellement dans trois régiments d'infanterie, chacun pouvant former un groupement tactique avec un groupe d'obusiers de 105, une compagnie du génie, une compagnie sanitaire et le renfort éventuel d'un escadron de chasseurs de chars et d'un escadron de reconnaissance.

Issue des Forces françaises libres, la 1^{re} DMI du général Brosset a conservé les appellations britanniques adoptées dans le désert, avec une forte proportion de coloniaux et de tirailleurs sénégalais, deux bataillons de Légion et les fusiliers marins armant le régiment de reconnaissance.

Constituée autour de la division de marche de Constantine ayant participé à la campagne de Tunisie, la 3^e DIA du général de Goislard de Monsabert est la seule grande unité d'infanterie algérienne, l'un des trois régiments de tirailleurs étant toutefois composé de Tunisiens.

La 9^e DIC du général Magnan est la grande unité coloniale par excellence. Elle a eu quelques difficultés à se constituer en raison de la provenance diverse de ses éléments : Algérie, Maroc, AOF.

Les 2^e DIM et 4^e DMM ont été formées par les divisions de Meknès et de Marrakech.

Les divisions blindées alignent 18 000 hommes et 3 000 véhicules dont 480 chars et automoteurs. Elles comprennent trois régiments de chars moyens et trois de reconnaissance, d'infanterie portée et de chasseurs de chars. Elles sont articu-

lées en trois groupements, ou *Combat Commands* (CC), organiques composés d'un escadron de reconnaissance, un régiment de chars, un bataillon porté, un escadron de tank destroyers, un groupe de 105 automoteurs, une batterie antiaérienne, une compagnie du génie blindé et une compagnie sanitaire.

Formée à partir de la brigade légère mécanique d'Algérie ayant pris part à la campagne de Tunisie, la 1^{re} DB du général Touzet du Vigier se compose des CC1, 2 et 3, tandis que la 5^e DB formée au Maroc comprend les CC4, 5 et 6.

Il faut aussi citer les Goums mixtes marocains, organisés en tabors et équipés de matériel français et américain « *hors programme* ». Le général Guillaume est parvenu à les maintenir sur la *troop list*, en dépit du manque de place sur les cargos et de l'hostilité du général de Gaulle, sensible aux nombreuses accusations d'exactions portées contre eux et qui a autorisé leur emploi, avec un groupe d'artillerie de montagne de la 4^e DMM, en raison du caractère montagnard de l'arrière-pays provençal.

Le suivant, en avril 1944, prévoit trois divisions américaines et un groupement blindé français entre St-Tropez et Agay, suivis par deux divisions françaises à Cavalaire.

Le 7 mars, le général Giraud a été informé de l'avancement de la planification par le général Sir Maitland Wilson, commandant suprême des forces alliées en Méditerranée. Or s'il accepte que les Français, ne parlant pas anglais et moins entraînés que les Américains, arrivent en 2^e échelon, il juge que le commandement doit leur revenir puisqu'ils engagent sept divisions sur dix.

Après s'être concerté avec le général de Gaulle, président du Comité français de libération nationale (CFLN), Giraud déclare qu'il ne voit aucun inconvénient à ce que le général Alexander M. Patch, commandant la 7^e armée américaine, dirige la première phase de l'opération. Mais il insiste pour qu'une armée française soit constituée à la fin de la phase amphibie. Or Wilson considère que Patch doit conserver le commandement des trois corps d'armée



Vue des bâtiments américains débarquant des hommes sur les plages de Provence (ECPAD).

Les plans d'Anvil-Dragoon

Le premier plan pour l'opération dans le sud de la France – baptisée « *Anvil* », les forces allemandes étant prises entre le marteau (« *Sledgehammer* » ou marteau de forgeron, prédécesseur d'« *Overlord* ») et l'enclume (« *Anvil* ») – envisage en octobre 1943 le débarquement d'une division devant Hyères et au Lavandou.

américain et français jusqu'à l'établissement d'un groupe d'armées.

De Gaulle – désormais seul après le départ de Giraud – est très mécontent. Le 28 avril, il place donc le général de Lattre de Tassigny², commandant l'Armée B, à la tête des forces devant débarquer sur les côtes sud de la France et l'accrédite pour entreprendre la préparation de leur

² Arrivé de France via Londres à la fin de décembre 1943.

entrée en action, en liaison avec les autorités alliées.

Contrarié d'être mis devant le fait accompli, Wilson cherche néanmoins un compromis qui mette de Lattre « *into the picture* » sans pour autant bouleverser l'organisation du commandement. Il propose donc que, pendant la phase initiale, ce dernier dirige le premier corps débarqué – avec pour adjoint le commandant en titre de celui-ci et un état-major mixte – et prenne ses ordres de la 7^e armée. Lorsque le second corps aura rejoint, il assumera le commandement de son armée, toujours sous les ordres de Patch.

C'est ainsi que, dans le plan suivant, diffusé en mai, figure la mise à terre du 2^e corps d'armée entre St-Tropez et Le Lavandou, puis du 1^{er} corps d'armée sur les plages et à Toulon.

Mais le sort d'« *Anvil* » est toujours en suspens, en raison notamment du projet cher à Churchill de poursuite vers le Pô et le Danube. L'hypothèque est finalement levée et le projet adopté en raison de la nécessité pour les Alliés de disposer en France d'un grand port supplémentaire pour alimenter la bataille. Le 2 juillet, Wilson reçoit ainsi du Comité des chefs d'état-major alliés l'ordre de lancer « *Anvil* » le 15 août. Churchill est tellement furieux que, lorsque le nom de code est changé le 1^{er} août pour des raisons de sécurité, c'est « *Dragoon* » qui est choisi en référence à Churchill furieux d'avoir été « *dragoned* ».

À partir du 14 juin, le VI^e corps du général Lucian Truscott rejoint donc Naples avec ses trois divisions d'infanterie. La 1^{re} DMI part le 21, suivie le 4 juillet par le général de Larminat, commandant le 2^e corps d'armée et qui a conduit la poursuite depuis Rome, et la 3^e DIA. Les deux divisions marocaines restent en Toscane jusqu'au 23 juillet, jour où les éléments du Corps expéditionnaire français se regroupent dans la région de Naples passant à l'Armée B.

Controverses à Naples

Larminat arrive donc le 5 juillet à Naples, où se trouve déjà Truscott, cavalier comme Patch, chargé de l'assaut.

Selon l'ultime plan diffusé le 13 juillet par la 7^e armée, le VI^e corps, débarqué entre Cavalaire et Agay, doit conquérir une tête de pont délimitée par la « *ligne bleue* » Théoule, Le Muy, Le Luc, La Londe. Il sera couvert par une division aéroportée au sud de Draguignan, la *Special Service*

Force américano-canadienne dans les îles d'Hyères, les commandos d'Afrique au cap Nègre et le groupe naval d'assaut de Corse vers Théoule. Le CC1 du général Sudre doit arriver à Fréjus pour exploiter ensuite au-delà de la tête de pont, par la vallée de l'Argens ou la route Napoléon.

Le 2^e CA français sera mis à terre à Cavalaire et St-Tropez en deux échelons : 1^{re} DB, 1^{re} DMI et 3^e DIA, puis 9^e DIC et trois groupes de tabors marocains (GTM). Rassemblé autour de Cogolin, il doit relever les Américains sur la « *ligne bleue* » pour ensuite capturer Toulon puis Marseille. Le 1^{er} CA suivra avec les trois divisions d'origine marocaine dans le secteur de St-Tropez.

Arrivé le 20 juillet à Naples, de Lattre discute les modalités de l'assaut. Il demande que le CC1 le rejoigne au plus tôt, propose un débarquement de part et d'autre de Bandol, puis une inversion des rôles – les Français progressant vers le nord et les Américains s'occupant des ports – et enfin l'incendie de l'Estérel et des Maures.

Inconscient de l'agacement des officiers alliés et de l'effet produit sur les anciens d'Italie, habitués à plus de rigueur, critiqué sur le plan personnel par son chef d'état-major, le général Carpentier, confié par Juin mais qui a ouvertement réclamé une autre affectation, de Lattre est maintenant discuté par Larminat sur ses conceptions tactiques et stratégiques. Le sujet est cette fois plus grave car il concerne la conception même de la bataille de Provence.

Larminat, qui connaît bien la région pour y avoir servi, remet en cause le schéma de manœuvre adopté par l'état-major de l'Armée B : deux divisions agissant directement à partir de la vallée du Gapeau, couvertes sur leur droite par la troisième débarquée. Plutôt que d'attaquer l'ennemi là où il est puissant, il propose une action plus ample consistant à se porter à hauteur de St-Maximin et de Cuges tout en masquant Toulon, pour ensuite agir en direction de La Ciotat, Marseille et Avignon. En tout cas, il prône pour la prise de Toulon un débordement par la montagne au nord, plutôt que l'attaque « *bille en tête* » par l'est³.

Le 9 août, les Français – personnel à Tarente et véhicules à Brindisi – embarquent à bord des navires qui doivent les transporter en France.

Le convoi du CC1 appareille d'Oran le 10. Puis le 13 au lever du jour, les 1^{re} et 3^e divisions quittent Tarente à bord de 34 trans-

ports de troupes et 40 cargos. Aussitôt en mer, les officiers sont prévenus : le débarquement aura lieu de part et d'autre de la presqu'île de St-Tropez et l'objectif est Toulon. Les convois rejoignent le sud de la Sardaigne puis croisent au large d'Ajaccio, avant de virer de bord vers la côte des Maures.

Le 15 à 13 heures, les haut-parleurs de bord annoncent aux équipages et aux passagers que les Alliés ont débarqué en Provence.

Prémices de la bataille

Le 15, les commandos d'Afrique sont intervenus les premiers peu après minuit et les marins du groupe naval ont pénétré au petit jour dans un champ de mines qui sont maintenant neutralisés. Puis, peu après 6 heures, les quarante parachutistes du 1^{er} régiment de chasseurs et du Bataillon de choc ont été largués avec l'*Airborne Task Force* qu'ils doivent guider.

Les divisions américaines ont commencé à débarquer à 8 heures, accompagnées par les équipes de liaison et d'orienteurs françaises. Mais les défenses ennemies interdisant l'accès à la plage de Fréjus, le CC1 est mis à terre près de Ste-Maxime durant la nuit.

Pour le gros des Français, la matinée du 16 est consacrée à la préparation du débarquement. À partir de 16 heures, les côtes de France apparaissent dans la brume et l'émotion est grande à bord des bateaux. Il est presque 19 heures lorsque le convoi se scinde en deux pour rejoindre le golfe de St-Tropez et la baie de Cavalaire. Alors que les chalands de débarquement font la navette entre les navires et les plages, une dizaine d'avions allemands bombarde celle de la Foux.

Malgré l'obscurité, le lourd paquetage et les tenues de combat trempées par les embruns, presque tout le personnel rejoint le 17 au lever du jour la zone de rassemblement de la DFL près de Gassin et celle de Cogolin pour la DIA. Mais si le personnel débarque à une cadence accélérée, l'arrivée des véhicules est beaucoup plus lente, occasionnant des retards qui vont influencer directement sur le déroulement de la bataille.

Car si les Américains et le CC1 sont arrivés à bord de bateaux de débarquement leur permettant de s'engager directement, le premier échelon français est transporté sur le type « *commercial* », personnel et véhicules séparés, au gré des places offertes. Puis une fois au mouillage, le matériel doit

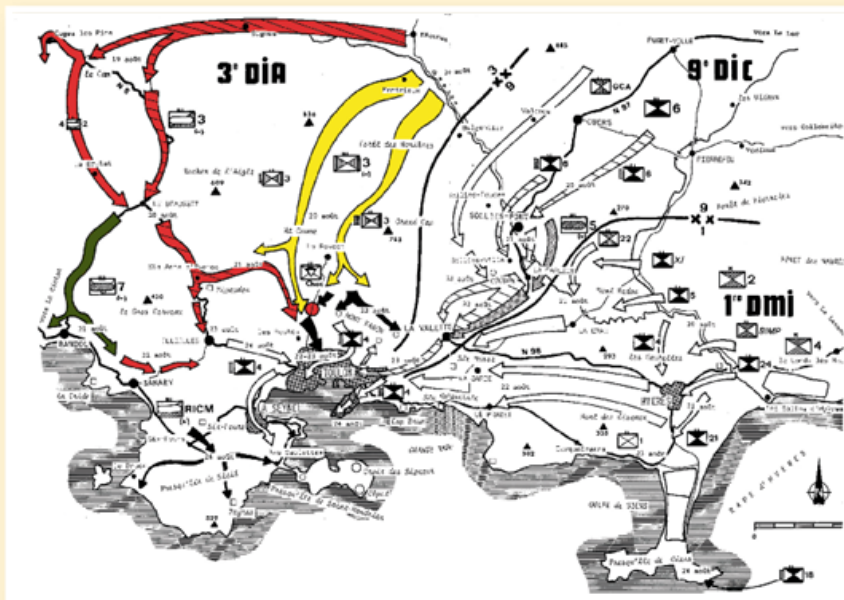
³ Mis devant le fait accompli.

⁴ Voir Paul Gaujac, « Le général de Larminat dans la bataille de Provence, juillet-août 1944 », in Larminat, un fidèle hors série, Paris, Éditions LBM, 2008.

HISTOIRE

être transbordé et remis en condition sur les plages, certaines – notamment la Foux et Beauvallon où atterrit la 1^{re} DB – étant rapidement engorgées. Qui plus est, les divisions n'arrivent qu'avec les deux tiers de leurs moyens seulement.

Les 1^{re} DMI et 9^e DIC sont confiées à Larminat, pour s'emparer de Toulon par l'est, et Monsabert doit se porter au Beausset, à l'ouest, avec la 3^e DIA. Mais le 20 au matin, les Américains relevés, il se confirme que les divisions coloniales se



Mouvements opérés par la 1^{re} DFL-DMI, la 3^e DIA et la 9^e DIC pour libérer Toulon (coll. Paul Gaujac).

En revanche, la mise à terre rapide des Américains permet d'expédier en Corse les bateaux de débarquement utilisés, permettant à la 9^e division coloniale de rejoindre plus tôt, sous une forme tactique mais dispersée dans la zone de débarquement.

Le 17 août, de Lattre installe son PC à Cogolin et informe Larminat qu'il commandera directement les divisions du 2^e CA. Brosset et Monsabert n'ont pas attendu que toutes leurs troupes soient à terre pour les mettre en route vers l'ouest avec les quelques véhicules débarqués. De son côté, cédant aux instances de Patch désireux de libérer les Américains ayant conquis la tête de pont, de Lattre décide dans l'après-midi d'entreprendre sans délai l'investissement du camp retranché de Toulon. Puis, alors que les premiers éléments de la 9^e DIC arrivent et qu'un officier de marine échappé de la ville affirme que sa défense n'est pas encore assurée, mais que les Allemands remanient leur dispositif face à l'est et s'apprêtent à faire sauter l'arsenal, il décide dans la nuit d'engager la division sur Solliès-Pont et de lancer un raid blindé sur l'arsenal.

heurtent à une position bien organisée à hauteur du Gapeau, alors que la 3^e DIA a atteint les lisières nord de Toulon et occupe le carrefour du Camp, et que le CC1 rendu par les Américains se prépare à foncer sur Cuges.

Toulon et Marseille libérées

Néanmoins confiant, de Lattre prévoit déjà qu'après Toulon, la 1^{re} DMI et la 3^e DIA aux ordres de Larminat pousseront sur Marseille, par La Ciotat pour l'une, Aubagne puis la chaîne de l'Étoile pour l'autre. Mais rien ne se passe comme prévu.

Le 21, à la 1^{re} DMI, la résistance du Golf Hôtel est enfin réduite après deux jours de violents combats et Hyères et La Crau sont libérées. Le 22, la route de Toulon paraît ouverte, mais une nouvelle ligne de résistance se révèle à hauteur de La Garde. Le lendemain, l'attaque repart contre les points d'appui bien organisés et aménagés en hauteur occupés par des batteries de DCA.

Durant la journée du 24, la presqu'île de Giens est isolée, le cap Brun et les abords du Mourillon sont nettoyés. En fin d'après-midi, la division – maintenant



Vue du quai de Cronstadt à Toulon en ruines (Amicale de la 1^{re} DFL).

presque au complet – est mise au repos sur place : de Lattre a décidé que la 9^e DIC se chargerait de la libération de la ville.

Celle-ci a démarré sur Solliès-Pont le 20, avec le groupement Salan et un détachement blindé du CC2. Appuyés par les *Sherman*, les tirailleurs s'infiltrèrent jusqu'au Gapeau. Mais les ponts sont coupés et la réaction ennemie est violente. Le 21, Solliès-Ville est conquise, alors que la progression est ralentie dans la plaine. Bien qu'il ne soit plus question maintenant de surprise, les chars sont engagés pour dégager les tirailleurs, qu'ils dépassent, et se retrouvent bloqués six kilomètres devant les premiers éléments. Dans l'après-midi, le fort du Coudon dominant Toulon est occupé par les commandos d'Afrique.

Le 22, tandis que le groupement Salan poursuit sa progression sur La Valette, les *Sherman*, sans attendre d'être rejoints, forcent le passage et rejoignent dans le village les chars légers qui s'y étaient aventureusement portés la veille. Le 23, les faubourgs ouest sont nettoyés et la liaison est établie avec la 1^{re} DMI d'une part et le 3^e RTA, accompagné du Bataillon de choc, d'autre part. Mais il faut encore quatre jours de combat – du 24 au 27 – à la 9^e DIC, disposant finalement de ses trois groupements, pour réduire toutes les résistances du camp retranché.

Dans le secteur de la 3^e DIA, Monsabert décide le 21 au matin d'entreprendre l'investissement de Marseille sans attendre la prise de Toulon et l'appui éventuel de la 1^{re} DMI. Il va donc infiltrer son infanterie dans le massif abrupt et dénudé de l'Étoile qui entoure la ville au nord et au nord-est. S'engagent en direction de Marseille, du Pilon du Roi à Cassis : deux bataillons du 7^e RTA et trois GTM arrivés à pied des plages, tandis que le CC1 suivra l'Huveaune dès qu'Aubagne sera occupée. Le soir, Marseille est ainsi isolée et ne communique avec l'extérieur que par la



Prisonniers allemands à Toulon (Amicale de la 1^{re} DFL).

route de Martigues. Mais de Lattre juge d'une folle témérité la décision de Monsabert. Pour lui toute pénétration est prématurée, les troupes risquant d'être noyées au milieu du soulèvement populaire et engagées dans des combats en pleine ville auxquels elles ne sont pas accoutumées. Le 22, Monsabert est convoqué à Gemenos : le CC1 – moins deux escadrons de *Sherman* – lui est retiré et il doit continuer sa manœuvre d'investissement sans dépasser une ligne fixée par de Lattre en accord avec lui.

Cette ligne suit le Jarret, choisi à dessein par « *Monsabre* » car c'est un ruisseau souterrain. Aussi, quand les cuirassiers et les tirailleurs se portent vers l'ouest le 23, ils dépassent la ligne sans le savoir et se retrouvent sur la Canebière. Comme il n'est pas question de les laisser seuls en pleine ville, Monsabert obtient de Touzet du Vigier de conserver le CC1 et ne retient plus les autres éléments qui convergent sur Marseille.

Deux batailles distinctes se déroulent désormais simultanément :

- l'une à l'intérieur de la cité, menée par le 7^e RTA et les chars du CC1, renforcés à partir du 25 par deux bataillons du 3^e RTA, pour réduire un à un les points d'appui ennemis ;

- l'autre à la périphérie, livrée par les trois GTM et un bataillon du 7^e RTA, pour achever l'encerclement et faire sauter les résistances qui tiennent toujours.

L'affaire est réglée le 27 et, le lendemain, le général Schaeffer, commandant du camp

retranché, fait sa reddition, une heure après celle de l'amiral Ruhfus à Toulon.

Conclusion

La bataille de Provence s'achève à peine que, déjà, les éléments du CC2 de la 1^{re} DMI franchissent le Rhône et amorcent la remontée vers Lyon.

Ce n'a pas été la « *Champagne Campaign* » des Américains, car les pertes ont été lourdes. Confrontés à près de 30 000 soldats, marins et aviateurs allemands, dont la mission était de défendre coûte que coûte les deux ports, les 52 000 combattants de l'Armée B ont perdu 4 600 tués ou blessés, dont 141 officiers.



Poursuite au nord. Aquarelle de Marc Kosloff (coll. Paul Gaujac).

Ces pertes sont évidemment dues à la résistance des Allemands, bénéficiant d'une organisation défensive remarquable et répugnant à se rendre aux troupes

noires ou aux FFI. Elles sont dues également aux restrictions imposées aux artilleurs pour éviter les pertes parmi les civils. Ce qui a souvent contraint les fantassins à attaquer sans appui rapproché et les cadres à prendre plus que de coutume de grands risques pour emmener leur troupe indigène.

La responsabilité revient aussi au général de Lattre de Tassigny qui laisse parfois ses subordonnés sans instructions ou ne fixe pas les mesures de coordination indispensables pour éviter, entre autres, les tirs fratricides. Enfin, par susceptibilité ou manque de confiance, il ne sait pas utiliser Larminat, dont les qualités militaires sont indéniables et les vues prophétiques évidentes.

Le mérite en revient donc à ses divisionnaires. À Toulon, Brosset, mène le combat le plus dur contre un ennemi fortifié et supporte ainsi le poids de la bataille, tandis que Magnan, engagé à la diable par petits paquets, est finalement chargé de la mission ingrate de nettoyer Toulon. De son côté, Monsabert amorce la manœuvre sur Marseille qu'il libère intacte dans la foulée. Enfin, du Vigier apporte le soutien de ses deux *Combat Commands* avant de se tourner vers le Rhône.

De leur côté, les troupes d'Afrique ou coloniales, emportées par l'enthousiasme de la Libération, font preuve d'ardeur, de bravoure et d'esprit manœuvrier malgré les conditions difficiles de leur engagement au fur et à mesure de leur débarquement.

S'il faut un vainqueur, c'est Monsabert, à défaut de Larminat qui n'a pas été écouté à Naples ni suivi en Provence.

Paul Gaujac

Notice biographique

Saint-Cyrien de la promotion Amilakvari, ancien chef du Service historique de l'armée de terre, auteur notamment de *La Bataille et la libération de Toulon* et *La Bataille de Provence 1943-1944* (1984), *L'Armée de la Victoire 1943-1945* (quatre tomes 1984-1986), *La Guerre en Provence 1944-1945* (1998), *Les Forces spéciales de la Libération* (1999) et *Le Débarquement de Provence août 1944* (2004).